

Tout va bien... J'ai un cadavre dans le coffre.

Je suis planté là. Rue Saint Sébastien à Paris, un lundi matin d'août. Je traçais mon quotidien dans ces rues que je ne regarde plus, qui raccordent la vie morne de mon appartement à la vie pénible de mon bureau. Insignifiantes vies. Je suis vide. Tellement vide que ce matin, à 8h48, je me suis arrêté. Bloqué.

Je suis planté là. Dans une existence qui ne me ressemble pas. Une petite vie trop convenue, qu'on a presque choisie à ma place. Un condensé de réussite : un boulot de graphiste qu'on dit talentueux, un bel appartement dans le 11^e estimé à plus de 10 000 € le mètre carré, une compagne charmante, un compte en banque fleuri. Une vie dont on n'a pas le droit de se plaindre. « Arrête de râler, y'a pire ! » me dirait Camille avec ce sourire en coin qu'elle se colle volontiers. Douce Camille qui partage ma vie depuis douze ans. Trop douce Camille, souriante et conciliante. Camille qui fait du yoga, Camille qui mange sans gluten, Camille qui positive tout, Camille qui se colle devant le JT pour étirer de longs soupirs de compassion. Trop de Camille, trop de douceur !

Je suis planté là. Mais putain oui ! J'étouffe, je crève ! Je veux du vent, du risque, du tordu, du dangereux, du nauséabond. Pourvu que je ressente quelque chose ! J'ai envie d'une grosse claque, une beigne, une chute libre. Je veux du gras, du sale, du moche ! Je veux du sauvage, de l'inconnu, du trash !

Je suis planté là. J'observe depuis une minute tout au plus un homme petit et dodu, debout sur le trottoir, devant un interphone, il attend, il marmonne, seul. Il porte un chapeau noir qui ne va pas du tout avec son drôle de coupe-vent violet. Je vois son profil, une grimace inquiète, il semble impatient. Derrière lui, en double file, une berline noire, la porte côté conducteur ouverte, le moteur tourne. J'hésite, je m'avance d'un pas lent, indécis. Pas de préméditation, pas de calcul. Et si, là, maintenant, je tentais la liberté, je volais la distance ? Je peux prendre la fuite. Je veux croire que c'est possible, qu'en montant dans ce véhicule, je peux laisser derrière moi cette vie de convenances dégueulasse. Mon portable vibre dans ma poche arrière. C'est ce trou du cul d'Éric qui trouve le moyen de me gonfler alors que je n'ai même pas encore pénétré l'enceinte de l'*open space*. Je ne décroche pas, je

me fige. C'est décidé : je ne mettrai pas les pieds au bureau ce matin ! Je peux provoquer du neuf !

Je suis planté là. Quelque part bien au Sud, trois heures plus tard. Je viens de bouffer des kilomètres et de l'insouciance dans l'habitacle saturé de musique de cette superbe Audi qui sent le cuir et le neuf. Je me suis accordé une pause après tant de vitesse. Je me suis étiré, satisfait de mon courage et de tant de possibilités qui se présentent maintenant à moi. Soleil écrasant. Carrosserie noire brûlante sous mes doigts. J'ouvre le coffre sans trop savoir ce que j'y cherche. Et le corps est là, pelotonné dans un coin, il semble glacé dans cet instant de l'été. Espace clos du coffre moquetté de noir, espace ceinturé de l'aire d'autoroute, espace étranglé de ma panique. J'ai voulu de l'air, du frais, du neuf et me voilà avec une mort sur les bras. Je ne respire plus. Je sens une lame de panique me trancher le mou du ventre, je referme le coffre sur ce cadavre dont l'image s'est imprimée dans ma tête. C'est une femme jeune, en jean, pieds nus, elle porte un gilet rouge et ses yeux sont mi-clos. Ses doigts sont tendus et déformés, sa bouche légèrement entrouverte. Elle n'est pas belle, elle n'est pas laide. Elle est morte. Je le sais, même si son corps ne porte aucune blessure visible. Je suis pétrifié. Deux petites filles passent en courant à côté de moi, elles parlent du chien resté dans la voiture qui doit avoir trop chaud. Je sens sur moi le poids du regard de toutes les personnes qui évoluent sur le bitume collant de la station Total. « *Vous ne viendrez plus chez nous par hasard* » s'inscrit en lettres rouges juste au-dessus de moi. Je voudrais disparaître. Je pense à Sylvie, je pense à Éric, je pense à ma vie... Confortable.

Je suis planté là. Dans la torpeur de cet été parisien. 8h52. Je ne réfléchis plus. Je ne monterai pas dans cette voiture. Je compose le numéro d'Éric, je reprends mon pas mou de tous les matins. Je dépasse le petit homme qui vient d'être rejoint par une femme sans âge qui traîne derrière elle un cabas. Tout va bien... Ce cadavre dans le coffre n'est pas le mien.

Julie F.

21 octobre 2017